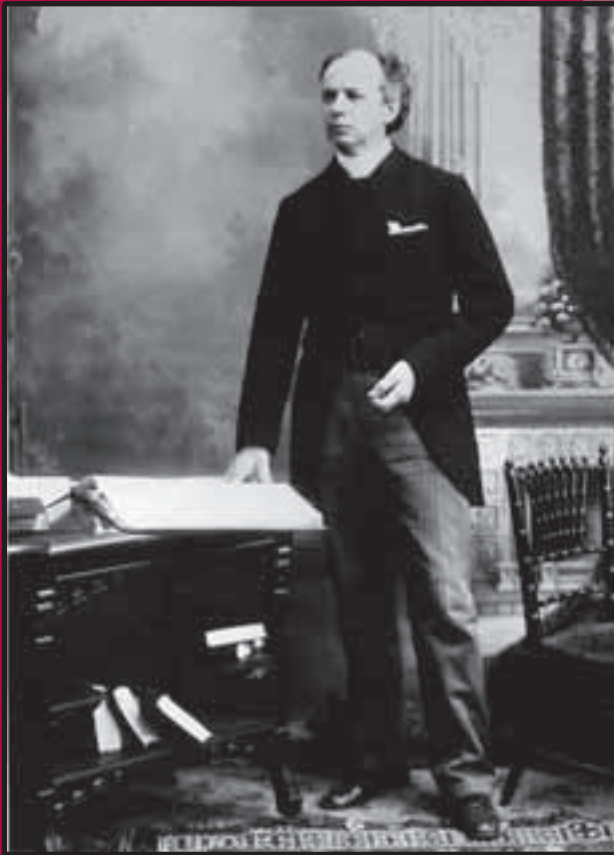


RÉAL BÉLANGER

# WILFRID LAURIER

*Quand la politique  
devient passion*



*pul*

DEUXIÈME ÉDITION  
REVUE ET MISE À JOUR





# WILFRID LAURIER

Quand la politique devient passion



RÉAL BÉLANGER

# WILFRID LAURIER

Quand la politique devient passion

*Deuxième édition, revue et mise à jour*

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

*Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société d'aide au développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.*

*Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise de son Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.*

Mise en pages : Diane Trottier

Maquette de couverture : Hélène Saillant

ISBN 978-2-7637-8465-6

© Les Presses de l'Université Laval 2007  
Tous droits réservés. Imprimé au Canada  
Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 2007

Distribution de livres Univers  
845, rue Marie-Victorin  
Saint-Nicolas (Québec)  
Canada G7A 3S8  
Tél. (418) 831-7474 ou 1 800 859-7474  
Télé. (418) 831-4021  
[www.pulaval.com](http://www.pulaval.com)

*À Anne-Marie, Antoine-Hugo,  
Marie-Noëlle et Florence-Marie*

*À la mémoire de mes frères  
Michel et Laval*





## *Avant-propos de la deuxième édition*

**W**ILFRID LAURIER. *Quand la politique devient passion* a d'abord paru en décembre 1986. Fruit d'une recherche exhaustive s'étendant sur quelque douze années dans de multiples fonds d'archives et journaux de l'époque 1840-1920, ce livre a connu une évolution plutôt heureuse. Dès sa publication, il est vite devenu un best-seller, ce qui a rapidement conduit à une réimpression. En 1990, l'Institut d'histoire de l'Amérique française lui attribua le prix Maxime-Raymond, qui couronne la meilleure biographie canadienne-française publiée dans les trois années précédant sa remise et s'imposant par son caractère scientifique. En 2002, le Salon du livre de Montréal le plaçait sur la liste des vingt-cinq ouvrages marquants des vingt-cinq dernières années dans la catégorie Biographie. Il y a là de quoi réjouir tout auteur et ce, d'autant plus que l'objectif proclamé du livre s'avérait relativement modeste. Pour le constater, je renvoie le lecteur aux deux premiers paragraphes de l'avant-propos de la première édition, repris ici à la page XII. Écrite donc pour le grand public, l'œuvre, élaguée de presque tout appareillage technique, fut néanmoins soumise aux règles rigoureuses de la science historique moderne. Qui plus est, elle s'est chevillée à l'approche biographique renouvelée. Celle-ci scrute bien sûr l'individu en soi, comme personnalité et comme être humain dans l'action, mais elle explore, aussi, les interrelations entre cet individu, son milieu et son époque, elle mesure les influences sur les événements et les structures, et cherche à comprendre, à travers un personnage politique par exemple, l'interférence de logiques et l'articulation complexe des réseaux dans la dynamique de l'exercice du pouvoir. Dès lors, par le fond et par la forme, l'ouvrage a pu également satisfaire les

intérêts des scientifiques et des spécialistes de l'histoire canadienne, comme en témoignent la plupart des comptes rendus qui lui ont été consacrés.

Après vingt ans, le livre est bien entendu épuisé. Toutefois, il est resté suffisamment en demande auprès des libraires pour qu'à l'été 2006 les Presses de l'Université Laval (PUL) entrevoient de le rééditer. Ma première réaction en fut une d'étonnement en raison de l'âge de l'ouvrage. Mais les PUL insistèrent plutôt sur l'intérêt manifesté par des lecteurs et sur l'information éprouvée du contenu. Surgirent alors les questions. Mais de quel type de réédition s'agirait-il? D'une réédition importante exigeant une refonte majeure du livre? D'une réédition plutôt limitée appelant surtout des corrections mineures et une mise à jour de l'information par l'addition de phrases, de paragraphes et de pages complètes ici et là dans le texte? J'ai opté pour la deuxième voie. Pourquoi? D'abord, parce que je souhaitais conserver tel quel l'objectif de ce livre, avec ses intentions bien définies quant à son envergure et à son public cible, qui avait démontré à l'évidence son bien-fondé et son utilité. Puis, parce qu'aucune parution marquante, qui m'aurait obligé à une révision en profondeur des faits et interprétations touchant au personnage et à son œuvre, n'avait été produite depuis 1986. Certes, quelques livres sur Laurier avaient été lancés depuis cette date, dont la biographie signée par l'historien et sénateur Laurier L. Lapiere en 1996 et le remarquable recueil bibliographique soumis par la politologue Sylvie Arend et la bibliothécaire Julianna Drexler en 2002 (voir Notes bibliographiques). Mais ces publications n'avaient apporté rien de neuf sur Laurier et son époque. Il y eut néanmoins des articles scientifiques, les miens et ceux d'autres chercheurs, livrés depuis 1986 dans différents périodiques ou chapitres de livres, qui avaient éclairé certains aspects du personnage. De même, mes recherches entreprises sur d'autres hommes politiques liés de près à Laurier, dont Henri Bourassa et Armand La Vergne (livre et articles à paraître en 2008 et 2009), ainsi que sur une femme, Émilie Barthe-La Vergne, avaient permis de cerner ou de préciser d'autres contours de la vie du grand homme, de l'exercice de son pouvoir à Ottawa et de son réseau de sociabilité. Enfin, des orientations récentes de la recherche en histoire canadienne avaient renouvelé les regards portés sur des traits de la société ou de la culture politique des années 1840-1920, contribuant ainsi à mieux saisir des comportements de Laurier, de son entourage et des Canadiens en général. Le contenu de ces recherches et productions diverses forme la base principale des

compléments annoncés au texte original. En somme, puisque la très grande majorité des faits et des interprétations présentés dans mon livre en 1986 demeurerait tout aussi juste et pertinente aujourd'hui qu'elle l'était alors, et puisqu'il était possible d'intégrer, sans réaménagements substantiels, les informations nouvelles les plus significatives eu égard à Laurier et à son œuvre, ma décision fut prise d'emblée. Je remercie les PUL et monsieur Denis Dion, leur directeur général, de l'avoir respectée et de proposer aux lecteurs cette deuxième édition.

Je réitère mes remerciements aux personnes et organismes qui m'avaient si généreusement appuyé en 1986 et dont les noms figurent dans la première édition. Ils savent la dette de reconnaissance que je leur dois encore en raison des fruits que leur soutien a donnés. Pour cette réédition, je désire ajouter à cette liste les noms de quelques collègues avec qui, à un moment ou à un autre, j'ai discuté de ce livre ou de thèmes qu'il exploite. Je nomme ici les historiens Jean Hamelin, décédé en 1998, qui m'a ouvert les portes tout au long de ma carrière universitaire, Yves Roby, dont l'accueil empressé aux échanges intellectuels ne s'est jamais tari, et Ramsay Cook, dont la fine connaissance de cette période est tout aussi éblouissante qu'inépuisable, ainsi que le politologue Guy Laforest, dont le souvenir des longues marches au cours desquelles nous abordions ensemble les dossiers constitutionnels ou l'évolution politique du Canada demeure inoubliable. Je veux, enfin, souligner la contribution de madame Michèle Brassard, qui a effectué pour moi des recherches ponctuelles, et celle inestimable du Département d'histoire de l'Université Laval. Par la qualité de ses directeurs et de ses professeurs, ce département a su créer les conditions indispensables à la conduite de ce projet. En somme, il fut pour moi le lieu d'un intense appel au dépassement: une inspiration!

Réal Bélanger  
Québec, février 2007

## *Avant-propos de la première édition*

CETTE BIOGRAPHIE s'adresse moins aux spécialistes de l'histoire canadienne qu'au grand public désireux d'en savoir un peu plus sur la vie de sir Wilfrid Laurier. Il ne faut donc pas y rechercher la somme professorale définitive. Il s'agit plutôt d'une grande synthèse rappelant les principaux moments de la vie privée et publique de l'illustre homme politique. Une hagiographie? Certes non. Dissimuler les défauts, les erreurs, les contradictions de Laurier serait le desservir. Le connaître mieux, en dépit de l'objectif limité de cet ouvrage, aller plus loin que la légende, approfondir certains sujets plus litigieux de sa carrière, substituer Laurier à l'image de Laurier, sans indulgence, mais selon une constante et lucide volonté de compréhension, voilà toute l'ambition de cette biographie.

Afin de faciliter la lecture de l'ouvrage, j'ai évité le plus possible d'encombrer le texte de notes et références de toutes sortes, habituelles dans les travaux d'historiens. De plus, j'ai présenté les citations telles quelles sans relever les erreurs orthographiques ou autres. Élagage donc dans l'appareillage technique. Élagage aussi dans plusieurs faits, événements et projets de loi pour ne garder que l'essentiel. Ce travail, faut-il ajouter enfin, a été effectué selon les critères de la science historique moderne, avec tout ce qu'elle comporte de rigueur scientifique. Au surplus, les sources et études connues ont toutes été consultées avec l'esprit critique si nécessaire en pareille circonstance.

Dans l'élaboration de cette biographie, j'ai bénéficié de la collaboration de plusieurs personnes et organismes. Je remercie d'abord ma femme, Anne-Marie. Sans elle, sans ses avis judicieux, sans son travail d'appoint

tout aussi minutieux qu'efficace, sans son encouragement et sa compréhension constamment renouvelée, jamais je n'aurais pu mener à terme le manuscrit dans les délais requis. Mes remerciements s'adressent aussi à quelques-uns de mes collègues du Département d'histoire de l'Université Laval qui m'ont prodigué de nombreux conseils, en particulier Nive Voisine qui a généreusement accepté de lire, d'annoter et de réviser le manuscrit. Bien que fort occupé, il n'a ménagé ni son temps ni ses suggestions pour améliorer la qualité de ce travail. Que Richard Jones, qui a commenté le manuscrit, que Philippe Sylvain, qui m'a ouvert ses archives personnelles et qui a clarifié certains aspects des idéologies du XIX<sup>e</sup> siècle, que Marc Vallières, avec qui j'ai discuté d'histoire économique, reçoivent également ici l'expression de ma gratitude.

J'ai profité de nombreuses autres collaborations aux différentes étapes de mon travail. Je remercie les responsables d'archives et de bibliothèques publiques et privées, la direction du musée Laurier d'Arthabaska (aujourd'hui de Victoriaville) ainsi que certaines personnes, membres de ma famille et amis, qui, à un moment ou à un autre, ont soutenu à leur manière mes recherches. À cet égard, je ne saurais passer sous silence la disponibilité et l'excellent travail accompli par l'un de mes assistants, Alain Duchesneau. Je remercie également M<sup>e</sup> Jacques-Marie Gaulin pour sa lecture minutieuse de la version finale de mon texte.

En terminant, je tiens à exprimer ma reconnaissance à André Dubois pour les fructueuses discussions à l'origine de ce manuscrit, au Département d'histoire de l'Université Laval pour le cadre de recherche favorable qu'il m'a donné et à la Banque nationale du Canada pour son aide financière qui me fut très utile.

R.B.



*Wilfrid Laurier, collégien (Parcs Canada)*



*Les années de formation*

---

(1841-1864)







**L**E SAMEDI 20 NOVEMBRE 1841, à Saint-Lin, dans les Laurentides<sup>1</sup>.  
À la veille des neiges inévitables, tout respire le calme, la tranquillité. Chez l'arpenteur Carolus Laurier, c'est le branle-bas. Sa femme Marcelle va accoucher d'un instant à l'autre de son deuxième enfant. Excitée, la maisonnée s'apprête à accueillir celui qui devrait apaiser la vive douleur causée par la mort de l'aînée, Marie-Honorine, survenue en 1839<sup>2</sup>. Dans ce Saint-Lin impassible qu'engourdit l'automne, les Laurier trépignent d'impatience.

Saint-Lin ne manque pas alors de charme et de pittoresque. Enveloppée d'une épaisse forêt de pins, d'épinettes rouges, d'érables et de pruches, traversée par la rivière de l'Achigan qui déroule ses méandres jusqu'à la rivière L'Assomption, la paroisse repose au pied des Laurentides, dans la seigneurie de Lachenaye. Ce qui frappe l'observateur, c'est la nouveauté, la fraîcheur, la jeunesse des choses et des personnes. En 1800, le territoire était vierge, entièrement boisé. En 1841, s'y agite une population de 2 400 habitants. Les colons ont emprunté la rivière de l'Achigan, se sont installés près du moulin du seigneur Peter Pangman, puis ont envahi la seigneurie. Ils sont déjà 1 000 en 1825 ; près de 2 000, dix ans plus tard.

Très tôt, les habitants cherchent à faire reconnaître leur nouvel emplacement par les autorités compétentes. En 1828, ils obtiennent l'érection canonique de leur territoire qui, dès lors, prend officiellement le nom de Saint-Lin de Lachenaye. Puis suivent, en 1835, l'arrivée du premier curé résident et, en 1836, l'érection civile. En 1841, la paroisse a pris son envol et tracé les grandes lignes de son paysage. Le long de l'Achigan et des côtes avoisinantes se dessine un filet de quelque 400 fermes blanches ; au

---

1. Aujourd'hui, ville de Saint-Lin-Laurentides.

2. On a toujours écrit, à tort, que Wilfrid Laurier était le premier-né de la famille. Marie-Honorine est morte à l'âge de 3 ans et 10 mois.

centre, se dressent l'église de pierre et son clocher, le moulin Pangman, et, déjà, se révèle l'embryon d'un village où se côtoient médecins, notaires, marchands, aubergistes, arpenteurs, maçons, forgerons, menuisiers, chapeliers, tanneurs. Le cœur de Saint-Lin bat au rythme d'une population enhardie par la progression rapide de la paroisse.

Quelques traits peuvent dépeindre cette population : canadienne-française, catholique, jeune, ignorante, dynamique, enjouée, peu scrupuleuse et frivole, pauvre. Le recensement de 1844 illustre bien certaines de ces caractéristiques : des 2 557 personnes, 2 379 viennent de la province de Québec, 2 330 sont catholiques. Les autres ? Des immigrants venus d'Angleterre (18), d'Irlande (78), d'Écosse (20), d'endroits inconnus (62), qui disent pratiquer surtout les religions anglicane (119), presbytérienne (83), méthodiste (17). Assez homogène, la population de Saint-Lin est donc en contact avec des éléments étrangers qui colorent les rapports humains. Comment ne pas imaginer les jeunes Canadiens français jouant avec les jeunes « Anglais » ! D'autant plus qu'une sorte d'entente cordiale a toujours régné dans la paroisse entre les deux groupes ethniques. Vivre, enfant, ces réalités quotidiennes, c'est fixer en soi, pour la vie, des images et des impressions indélébiles.

Population ignorante ? À Saint-Lin, il n'y a pas d'écoles reconnues avant 1837. Les gens ne savent pas écrire et, selon un curé, « les parents ne se donnent pas assez de peine pour l'instruction de leurs enfants ». Les travaux de la terre obligent, rétorque-t-on. Population dynamique, enjouée, peu scrupuleuse et frivole ? Les exemples ne manquent pas, au grand désarroi des curés. L'un d'eux a même subi les foudres d'un paroissien qui lui a intenté un procès. On en a jassé dans la paroisse jusqu'en 1841. Saint-Lin, au fond, a mauvaise réputation. Selon Mgr Ignace Bourget, « les désordres les plus répandus sont l'ivrognerie [et] les jeux indécents ». Et l'on y danse, et l'on y donne des bals. Plus encore, les scandales sont monnaie courante, comme en témoignent les lettres échangées entre Carolus Laurier et le docteur François Duquet, de Sainte-Luce : « Je vous parlerai, écrit Duquet en 1848, des affaires scandaleuses qui sont assez fréquentes dans Saint-Lin selon les nouvelles que vous m'en donnez. » Soyons juste, cependant. Les paroissiens savent prier aussi et démontrer leur ferveur à l'occasion des fêtes de Noël et de Pâques, par exemple. Ce qui sans doute redonne courage et espoir au curé...

Pauvre, cette population ? Oui, Saint-Lin est pauvre en 1841, comme le sont alors plusieurs paroisses du Québec aux prises avec une grave crise agricole. En fait, l'on se défend comme on peut. Les colons cultivateurs n'ont pas le choix. Ils restent sur leurs terres et en vivent le plus possible. Ils cultivent peu le blé, mais beaucoup l'avoine, la patate, l'orge, les pois, le lin ; élèvent des bêtes à cornes, des moutons, des porcs ; confectionnent toiles, flanelles, étoffes foulées ; exploitent avec plus de vigueur qu'auparavant la forêt dont le bois coupé nourrit le moulin Pangman, le seul moyen pratiquement de se faire de « l'argent sonnante » dans la paroisse. Avec la production de la potasse et de la perlasse comme seule industrie, ce Saint-Lin jeune, dynamique, affamé d'avenir prometteurs reste le plus souvent sur son appétit, attendant patiemment des jours meilleurs.

Chez Carolus Laurier, c'est toujours le branle-bas.

Les Laurier. Un nom à Saint-Lin. Un nom que l'on respecte et dont les racines remontent à la Nouvelle-France. L'ancêtre, François Cottineau, dit Champlaurier, originaire de Saint Claud, en France, serait, selon certaines études, un soldat du régiment de Carignan-Salière<sup>3</sup>. Établi comme cultivateur à Lachenaye, il épouse à Montréal, le 7 janvier 1677, Magdelaine Millots, petite-fille d'Augustin Hébert, l'un des quelque 40 intrépides à débarquer dans l'île de Montréal aux côtés de Maisonneuve le 17 mai 1642. Commence alors la longue lignée des Laurier en Amérique. La famille se multiplie, puis se déplace. Vers le printemps de 1834, un descendant de la sixième génération, Carolus, s'installe à Saint-Lin. Nouvellement marié à Marcelle Martineau, 19 ans, l'une de ces Martineau qui prennent leur souche à Beaubassin, en Acadie, il occupe fièrement la terre que son père, Charles, résident de Lachenaye, vient de lui octroyer. À la fois arpenteur et cultivateur, Carolus, homme robuste, bien bâti, capable de plaisir et de courage, arrive dans la paroisse avec la pleine vitalité de ses 19 ans.

---

3. Il faut préciser que François Cottineau, dit Champlaurier, ne figure pas dans la liste des soldats du régiment de Carignan-Salière dressée par Michel LANGLOIS dans sa très fiable étude, *Carignan-Salière 1665-1668*, Drummondville, La Maison des ancêtres, 2004, 517 p. ; il n'apparaît pas, non plus, dans une liste qui, en octobre 2006, contient quelque 40 000 références à des militaires appartenant à des troupes régulières en Nouvelle-France, depuis ses débuts jusqu'à 1760, que l'archiviste Rénald LESSARD de Bibliothèque et Archives nationales du Québec est à monter en vue d'une publication et d'une mise en ligne ultérieures.

Débrouillard, il fait rapidement son chemin à Saint-Lin. Bien sûr, il n'a pas encore acquis en 1841 la notoriété qui le distinguera quelques années plus tard. Mais l'on sait qu'il est de la meilleure fournée. Il a l'étoffe des hommes sûrs que l'on appellera aux plus hautes fonctions dans la paroisse. N'est-il pas de la minorité qui sait lire, écrire, parler anglais et parcourir les journaux ? Arpenteur, il est amené tôt à côtoyer les habitants, à leur rendre service. Petit à petit, il gagne leur confiance et s'en fait des amis. C'est à lui que des paroissiens fâchés contre le comportement trop rigide du curé Augustin Blanchet confient la responsabilité de présenter leurs griefs à l'évêché. C'est lui aussi qui conseille le marguillier Joseph Locas en procès contre ce même curé. Carolus, homme de caractère, jovial, sociable, qui ne déteste pas « mouiller » petits et grands événements, fait son nid à Saint-Lin. Il n'est pas riche cependant. Comme les autres. Si bien qu'en 1840 son père Charles, sa mère Marie-Thérèse et sa sœur Exuper, plus à l'aise financièrement, viennent habiter avec lui au village, dans la maison de la rue Saint-Antoine qu'il a achetée en 1837.

Pittoresque, ce Charles Laurier, premier de la lignée à s'appeler simplement Laurier, dit Cottineau. Arpenteur, il est aussi savant, philosophe, astronome, mathématicien. En 1841, il a déjà inventé un loch terrestre ainsi qu'une « machine pour mesurer des vaisseaux allant sur mer », et il a mis sur papier de nombreux calculs où entrent toutes sortes de notions d'astronomie et de mathématiques. Homme à l'esprit ouvert, minutieux, autodidacte, il a lu Jean-Jacques Rousseau, consigné par écrit ses pensées politiques, donné son appréciation de la vie politique au Bas-Canada. Dès 1834, il s'était rangé du côté du parti patriote de Louis-Joseph Papineau qui réclamait plus de pouvoirs pour la Chambre d'assemblée. « Il faut, écrit-il alors, que tout devienne électif [...] Le gouverneur ne devrait être qu'un président dans tous les différends. » Même plus, dès cette année-là, il avait prévu la « révolte » si la justice n'était pas rétablie. En 1837-1838, lorsque la célèbre rébellion des patriotes battait son plein, il réaffirmait sa position en soulignant que « c'est l'intérêt, l'ambition qui font agir les constitutionnels [...] C'est la morale, l'amour de l'équité et du bien-être général qui émancipent les Réformistes [...] Un gouvernement électif sous le contrôle du peuple » reste toujours pour lui la solution, à la condition, toutefois, que de part et d'autre « l'indulgence et l'humanité » président aux débats. Imaginons ce curieux homme à Saint-Lin, promenant ses inventions, montrant ses calculs à des cultivateurs étonnés, leur livrant ses

réflexions politiques. Autant d'atouts qui renforcent la crédibilité de son fils Carolus. Imaginons-le également dans la maison de ce dernier, défendant la justesse des revendications patriotes, et créant un climat, un climat d'hommes politisés. Charles Laurier est là, chez son fils, le 20 novembre 1841. Excité comme les autres. Il est là quand vient au monde l'enfant.

Henry Charles Wilfrid Laurier naît en ce jour. L'enthousiasme, on s'en doute bien, est à son comble chez Carolus et Marcelle. Cette fois-ci, les Laurier se promettent avec vigueur de garder longtemps, très longtemps, leur deuxième enfant auprès d'eux. On le baptise le surlendemain. C'est Marcelle, lectrice assidue des grands auteurs, qui choisit le prénom. Elle veut qu'il s'appelle Wilfrid, comme le héros du roman *Ivanhoe* de Walter Scott, ce héros qui lui a fait passer tant d'heures agréables. C'est, pense-t-elle, une chance de plus à donner à l'enfant. Dans la maison des Laurier règne un bonheur retrouvé : la vie est réapparue chez eux.

Les mois passent, les années se succèdent. Wilfrid grandit entouré de l'affection de tous. D'abord de sa grand-mère et de sa tante, que l'on peut facilement imaginer s'amusant avec lui, puis de son grand-père qui ne doit pas hésiter à lui montrer ses inventions, à l'initier déjà à l'émerveillement et au plaisir de découvrir. Mais Charles Laurier meurt le 22 janvier 1844. Ce vide est comblé dès le lendemain par la naissance de Malvina, troisième enfant des Laurier. Après de sa sœur, Wilfrid, qui aimera toujours les enfants, continue sa vie joyeuse. Il se rapproche de sa mère. Femme sensible, délicate s'il en est, éprise de littérature, de nature et d'art, Marcelle raconte à son fils ses belles lectures, lui fait découvrir le calme, la beauté de la forêt et de la rivière, lui apprend à goûter la douceur du chant des oiseaux. Ainsi, elle l'amène et le guide, tranquillement, dans le rêve. Ce sont des moments que Wilfrid n'oubliera jamais, qu'il cherchera à revivre plus tard, qui marqueront pour toujours sa personnalité. Mais la terrible tuberculose envahit la maison. Elle frappe à mort Marcelle dans la journée du 7 mars 1848, soit 20 jours à peine après avoir accouché d'un enfant qui ne vit que quelques heures. C'est le drame, l'immense douleur. La famille sombre dans le désespoir. À 6 ans, Wilfrid est trop petit pour tout comprendre, mais il n'en ressent pas moins la cruelle souffrance de l'absence. Plus tard, en 1886, il avouera candidement à Edward Blake, chef du parti libéral : « Plus je vieillis, plus le souvenir de ma mère est vivant dans mon cœur. »

Mais la vie continue. Carolus se remarie dès le 3 juillet suivant avec Adéline Éthier, servante attachée à la maison depuis quelques années. Le mariage fait jaser dans la paroisse. Qu'importe ! Elle aime les enfants, c'est une femme honnête et fiable. Carolus fait fi des paroles désobligeantes, et avec raison : Adéline s'occupe bien des enfants, les élève avec douceur. Les enfants lui rendent la pareille. Carolus écrira plus tard à l'une de ses nièces : « Je suis certain que Wilfrid aime sa belle-mère tout comme si elle [...] était sa propre mère, et je me rappelle toujours qu'à l'âge de onze ans [...], il allait s'asseoir sur les genoux de sa belle-mère pour manger sa beurrée de confiture ou de crème sucrée en la tenant par le cou et qu'il mettait sa beurrée sur [ses] genoux et s'essuyait la bouche avec son mouchoir pour ensuite lui donner plusieurs baisers de suite, et ensuite reprenait sa beurrée, mangeait quelques bouchées et recommençait à lui donner des baisers [...] Pauvre Wilfrid, il aurait été bien malheureux s'il eut une belle-mère qui l'aurait maltraité. » Affectueux et tendre, Wilfrid. Il le restera toute la vie.

Dans la maison des Laurier, l'atmosphère demeure agréable. On n'est pas riche, cependant. Carolus doit se résoudre à garder pendant quelques années un pensionnaire, le docteur François Duquet, avec qui d'ailleurs il établit une amitié durable. En 1848, il est obligé de quitter sa maison du village pour retourner habiter et cultiver la terre que son père Charles lui avait donnée en 1834. Wilfrid, évidemment, suit. D'une maison à l'autre.

Ouvrons une parenthèse. Connaît-on aujourd'hui le lieu précis où est né Wilfrid à Saint-Lin, où il a vécu les premières années de sa vie ? Avec une certitude absolue, non. Mais les documents disponibles laissent supposer qu'il est né et a vécu jusqu'en 1848 dans le village, rue Saint-Antoine, dans la maison que Carolus a achetée en 1837. Mais cette maison existe-t-elle toujours ? Selon toute vraisemblance, non. Les recherches tendent à démontrer que la maison des Laurier aurait été démolie depuis<sup>4</sup>. Fermons la parenthèse.

---

4. Voir Réal BÉLANGER, *Histoire économique et sociale de Saint-Lin, 1805-1883, et l'importance de la famille Laurier*, Ottawa, Parcs Canada, 1975, p. 122-131 ; Alain RAINVILLE, *Le parc historique national de la maison Sir Wilfrid Laurier*, Québec, Parcs Canada, 1982, 283 p. ; le site Internet du Lieu historique national du Canada de Sir-Wilfrid-Laurier : [http://www.pc.gc.ca/lhn-nhs/qc/wilfridlaurier/index\\_f.asp](http://www.pc.gc.ca/lhn-nhs/qc/wilfridlaurier/index_f.asp), consulté le 24 mars 2007.

L'année 1847-1848 marque les débuts scolaires de Wilfrid. C'est au village, à l'école de garçons construite probablement l'année précédente, que Carolus envoie son fils. Là, comme les autres élèves, il apprend le catéchisme, l'histoire sainte, le français, l'arithmétique et l'anglais. L'année scolaire est longue, du 5 septembre au 8 juillet. Mais Wilfrid, semble-t-il, ne rechigne pas trop, même si la fin des classes et les congés restent et resteront toujours pour lui des moments de réjouissances. À l'école, ou sur le chemin du retour à la maison, il n'aime pas les jeux. Ses camarades l'appellent-ils pour une course? Il la remet à plus tard. « Une minute », leur dit-il. Puis, quelque temps après, d'un air las: « Encore une minute. Je viendrai... ». Et il ne vient que rarement. Il préfère plutôt se promener seul dans les bois, lire sur les bords de la rivière de l'Achigan ou simplement écouter le chant des oiseaux. Il aime se retirer en lui-même. Et puis, il ne se sent pas de force pour ces courses folles.

Arrivé à la maison, c'est le temps de manger la beurrée de crème sucrée, assis sur les genoux de sa belle-mère, de faire ses devoirs, d'amuser Malvina. D'écouter aussi. D'écouter surtout ce que dit son père Carolus, qui a tellement de choses à raconter et dont l'importance s'est accrue dans la paroisse. On dit maintenant « monsieur Carolus » à celui qui est devenu juge de paix, lieutenant dans le 3<sup>e</sup> bataillon de la milice de Leinster et commissaire d'école. Bientôt, en 1855, on l'éliera premier maire de la municipalité. Homme à l'esprit ouvert, Carolus s'intéresse à tout, du spiritisme à la politique. À la politique surtout. Elle le passionne comme elle passionnait son père Charles. Pas au point, cependant, de se présenter. Mais il en parle! Sur le perron de l'église, en arpentant les terres, à la maison entre amis.

De quoi discute-t-il au juste dans les années 1840? Des sujets de l'heure. De l'union du Bas et du Haut-Canada. Du gouvernement responsable. Du parti rouge. Rappelons les événements. Ils remontent à l'échec des rébellions des patriotes en 1837 et 1838. Échec total qui conduit la nation canadienne à essayer affronts après affronts, les uns pires que les autres. Le premier frappe au début de 1839. C'est la parution du rapport Durham, du nom du lord anglais envoyé au Canada pour étudier la situation et proposer des solutions. Le verdict est dur, brutal. Le peuple canadien-français est un peuple rétrograde, « sans histoire et sans littérature ». Il faut l'assimiler au peuple anglais. Pour ce faire, un moyen sûr :



l'union du Bas-Canada et du Haut-Canada en une seule province à caractère totalement anglais, représentée par une seule Chambre d'assemblée. À ce peuple arriéré, peu de concessions. Pour l'amadouer, on peut lui offrir la responsabilité ministérielle des affaires locales. Mais c'est tout, ou presque. Le deuxième affront surgit à l'été 1840. L'Acte d'Union, qui rend effectives quelques propositions de Durham, est voté à Londres. Nouveau choc douloureux. La province du Canada (du Canada-Uni comme on la désigne souvent) est donc établie avec, à sa tête, un gouverneur qui peut choisir ses « ministres », avec un Conseil législatif nommé à vie, avec une Assemblée où les deux anciennes provinces obtiennent une représentation égale. Qui plus est, l'anglais devient la seule langue officielle et l'on va même jusqu'à fusionner les revenus et les dettes des deux anciennes provinces. Quelle frustration ! Le Bas-Canada<sup>5</sup>, qui compte 200 000 habitants de plus que le Haut-Canada, n'a pas droit à un nombre supérieur de députés dans le Parlement uni. Le même Bas-Canada doit accepter la fusion des dettes des deux anciennes provinces alors que la sienne est 13 fois moins élevée. Que dire de l'exclusion de la langue française ! Enfin, le 10 février 1841, l'année même de la naissance de Wilfrid, lord Sydenham proclame l'entrée en vigueur de la loi sur l'union des deux Canadas. Pour plusieurs Canadiens, c'est le temps des illusions perdues, des causes sans espoirs. C'est la deuxième conquête britannique.

Comment réagir ? Par le réalisme politique, clamera l'ex-patriote modéré Louis-Hippolyte La Fontaine. Bien qu'en désaccord avec l'Union et ses objectifs vicieux, il choisit le compromis avec le nouveau régime pour éviter le pire aux Canadiens français. Son but ? Obtenir la responsabilité ministérielle en s'alliant aux réformistes du Haut-Canada. Autrement dit, en fondant un parti basé sur des principes réformistes plutôt que sur la nationalité. Par le refus pur et simple de l'Union, protesteront l'ex-rebelle Denis-Benjamin Viger et John Neilson, rédacteur de *la Gazette de Québec*, qui prônent le retour à la Constitution de 1791 et le regroupement autour de la nationalité. Les deux tendances ont leurs partisans. Ils s'affrontent. Pas toujours, car lors d'élections, comme celles de 1841, il faut bien combattre les tories, ces anglophones anti-Canadiens français. Ainsi se tisse la toile de fond politique des années 1840. Progressivement, à travers

---

5. Le Bas-Canada devient le Canada-Est, le Haut-Canada devient le Canada-Ouest. Mais la population continuera à utiliser les anciennes désignations.

des crises de parcours qu'atténueront la compréhension du gouverneur et l'appui de plusieurs Canadiens anglais, la thèse du réalisme politique et des jeux d'alliances avec le Haut-Canada triomphera. Bien plus, sans accepter l'Union, Viger lui-même en viendra à composer de haut avec le régime. En 1848, l'obtention du gouvernement responsable couronne les efforts de La Fontaine, qui reçoit l'appui de la majorité de ses compatriotes. Pour plusieurs, l'avenir de la nation est désormais assuré. Dès lors, cependant, d'autres veulent pousser plus à fond l'aventure avec les Canadiens anglais. Tel l'enthousiaste Hector-Louis Langevin. Pourquoi, se dit-il, ne pas rechercher la fédération des colonies britanniques de l'Amérique du Nord? Il lance ouvertement l'idée dans le journal *les Mélanges religieux*, en espérant qu'elle finira par triompher.

Reste toutefois qu'une minorité de Canadiens français, plus extrémistes, ne se satisfont pas d'une telle situation. Se rappelant Viger, mais inspirés surtout par Louis-Joseph Papineau, chef des patriotes de 1837 de retour d'exil, ils continuent à s'opposer carrément à l'Union, s'assurent la haute main sur l'Institut canadien, fondé en 1844 pour pallier la carence de lieux intellectuels à Montréal, et écrivent dans leur organe *l'Avenir*. Plutôt jeunes et doués, ils s'appellent Jean-Baptiste-Éric Dorion, Joseph Papin, Charles Labelle, Pierre Blanchet, Joseph Doutre, Louis-Antoine Dessaulles, Rodolphe Laflamme. À partir de 1848, ils se radicalisent et proposent la séparation d'avec l'Angleterre ainsi que l'annexion aux États-Unis. Ils deviennent épris «de Liberté, d'Égalité et de Fraternité». Ils s'affichent anticléricaux. En 1848, le parti rouge est né, ambitieux et rageur. Certes, il subira tôt l'échec. La vague annexionniste se brisera presque aussitôt formée, mais le fond de la pensée subsiste. Les jeunes demeurent et brûlent d'impatience, enflammés comme peut l'être la jeunesse.

Voilà ce dont on discute autour de la table, chez Carolus Laurier. Et les sujets vont et viennent. Reviennent surtout. Très souvent. Gonflés de chaleur et de passion, comme les aiment l'arpenteur et ses amis, le docteur Duquet, le docteur Séraphin Gauthier et bien d'autres. Les propos collent aux événements du jour. Fidèle aux instructions de Charles, Carolus est patriote. Comme la majorité de ses congénères, il refuse l'Union et ses visées injustes. Fidèle à Viger, il s'oppose à son adversaire La Fontaine et appuie aveuglément toutes ses démarches. Même celles qui conduisent Viger dans le giron du gouverneur à partir de la fin de 1843. Politisé

jusqu'à la moelle, Carolus ira même jusqu'à écrire à son héros, le 2 juin 1845 : « Honneur et gloire à l'honorable Denis-Benjamin Viger, l'honneur du Canada, et puisse le bonheur des Canadiens [...], dont il est l'auteur et le soutien, s'accomplir heureusement en ce pays. » Quel panégyrique ! Comment ne pas imaginer les débats autour de cette lettre, Carolus la défendant point par point ! Quand son idole se retire progressivement de la politique active, c'est au parti rouge que l'arpenteur, logique avec lui-même, accorde d'emblée son support. Rouge, il le restera jusqu'à sa mort. Fidèle à l'esprit, fidèle aux principes.

Wilfrid écoute, étonné, ce bourdonnement de mots, de phrases, d'idées qui traduisent les impressions de son père et de ses amis. Des noms, des événements que tous connaissent si bien, et qu'il découvre. Comment peut-il dès lors oublier Papineau, Durham, Viger, La Fontaine ? Comment ne se souviendrait-il pas de la rébellion, de l'Union, du gouvernement responsable, du parti rouge ? Certes, à 10 ou 11 ans, il ne peut ni tout comprendre ni tout saisir de l'influence des hommes, de la portée des événements. Mais force nous est de reconnaître qu'il vit dans un climat propice à l'éveil de l'intérêt pour la chose publique. Bientôt, au surplus, il accompagnera son père à des assemblées politiques. Dans peu de temps, enfin, il assistera à des réunions du Conseil municipal que le maire tiendra dans sa propre maison. Comment ne pas imaginer que le goût de la politique se soit développé là, insensiblement, auprès de Carolus ? Comment ne pas supposer que les idées mêmes du père se soient introduites petit à petit dans la mémoire du fils ? Indéniablement, Wilfrid naît et grandit dans les plis du drapeau libéral.

Plus Wilfrid grandit, plus Carolus voit grand pour lui. Au fond, il veut que son fils se distingue comme il l'a fait lui-même dans la paroisse. Mieux encore. Il désire que l'enfant dépasse la réussite du père, qu'il évolue, comme « professionnel », sur une scène plus vaste, digne des talents qu'il décèle déjà. Carolus prend les moyens qu'il faut, pas toujours en accord toutefois avec Adéline et le curé Thomas Hurteau. Mais qu'importe. Perspicace et foncièrement pratique, l'arpenteur sait qu'il a raison. Première étape : faire acquérir à l'enfant une bonne connaissance de la langue et des mœurs des Anglais, ces ambitieux partenaires. Dans le nouveau pays qui se crée, où le conquérant impose ses règles, c'est essentiel pour le Canadien français qui espère se frayer un chemin à la hauteur de ses possibilités.



*Carolus Laurier (Musée Laurier, Victoriaville, Québec)*

Carolus tourne les yeux vers New Glasgow, petit village fondé il y a quelques décennies par d'anciens soldats écossais et irlandais<sup>6</sup>. Il connaît bien le lieu pour l'avoir en partie arpenté. Il s'y est fait des amis : les Kirk, les Murray, les Guthrie, les Bennett. C'est là, à quelque 10 kilomètres de Saint-Lin, qu'il envoie son fils poursuivre ses études pendant deux années. Wilfrid n'a pas encore 11 ans.

Par une journée fraîche de septembre 1852, la calèche de Carolus s'arrête devant la maison de John Murray, Écossais presbytérien, propriétaire du magasin général de New Glasgow. Bien sûr, pour satisfaire le curé Hurteau, on avait prévu loger Wilfrid chez un catholique. Mais Mme Kirk, femme de l'Irlandais catholique qui avait accepté d'héberger l'écolier, tombe malade et il faut chercher ailleurs. Wilfrid restera chez les

---

6. D'autres, à l'époque, envoient aussi leurs enfants étudier à New Glasgow.

Murray puis, Mme Kirk rétablie, ira habiter chez les Irlandais. Dans les deux familles, l'enfant reçoit un accueil chaleureux. Il s'y plaît tout de suite. Il se sent à l'aise. Il découvre tellement de choses nouvelles, une façon de vivre différente. Chez les Murray, par exemple, il écoute attentivement, le soir venu, la lecture de la Bible et les hymnes que tous entonnent avec foi. La poésie de cette atmosphère religieuse le fascine. Le jour, après les classes, il adore servir au magasin. Question de se détendre, de s'amuser avec les nombreux jouets qu'expose le marchand. Même lorsqu'il logera chez les Irlandais, il reviendra aider les Écossais, partager avec eux quelques moments de loisirs, chanter quelques vieilles chansons folkloriques. Chez les Kirk, il semble bien que le milieu soit agréable aussi. Mais les informations manquent. L'on sait seulement que l'enfant y laisse un souvenir durable, car le père Kirk, à la fin de sa vie, devenu aveugle et quelque peu troublé, ne cesse de « parler de Wilfrid et de l'Irlande ». Que de souvenirs Laurier gardera lui aussi de ces belles années ! Il se rappellera cette ambiance pénétrante, il aimera lire la Bible, répéter plusieurs de ses psaumes, version King James entendue enfant chez les Murray. En 1894, lady Aberdeen, épouse du gouverneur général du Canada, écrira que Laurier lui paraît un grand admirateur du peuple écossais.

Mais Wilfrid est à New Glasgow avant tout pour aller à l'école. Ce sera une école spéciale toutefois, bien différente de celle de Saint-Lin. La première année, l'enseignant s'en va en avril. Congé donc jusqu'en septembre 1853. La deuxième année, l'instituteur, plutôt original, offre un enseignement qui conquiert l'enfant. Sandy Maclean, verre de scotch dans une main, fouet dans l'autre, dévoile surtout à Wilfrid la beauté de la poésie anglaise : Shakespeare, Milton, Burns, les trésors des lettres anglaises, là, à sa portée. Comme sa mère, un jour, les lui avait présentés, avec ses humbles moyens. Mais, cette fois, dits, sentis, avec intensité dans leur langue d'origine. La chaleureuse présence de cet Écossais, les poètes anglais, inoubliables ! Avec cela, la langue anglaise qui, tout bonnement, s'apprend presque sans efforts. L'écolier, heureux, s'intègre à ce milieu, se familiarise avec sa culture, participe à ses jeux. Plusieurs années après, le fils de Carolus se rappellera : « Je me souviens, dira-t-il en riant, comment je me bagarrais avec les petits Écossais et comment je faisais ma cour d'écolier aux petites Écossaises, ayant plus de succès auprès de ces dernières qu'avec les garçons ! »

Comme il a fait du chemin, le petit Wilfrid, depuis ses 10 ans ! À l'été de 1854, à 12 ans et demi, il n'est déjà plus comme la plupart de ses compagnons de Saint-Lin. Il a appris beaucoup. Beaucoup plus qu'eux. Il connaît désormais fort bien la langue anglaise qu'il parle d'ailleurs et parlera toujours avec un brin d'accent écossais. Ses amis de Saint-Lin peuvent s'amuser avec des copains anglophones de la paroisse, mais il a vécu, lui, dans l'intimité des Britanniques. Il a assimilé bon nombre de nuances de leur langue. Mieux, il les a découverts dans leur façon de vivre, dans leur mentalité. Il a aussi appris à les apprécier. Il a accepté les différences et s'en est même émerveillé à l'occasion. Ce sont des acquisitions fondamentales qui s'imposeront plus tard à l'homme dans sa vie publique. À Saint-Lin, à l'été 1854, Wilfrid est devenu « le petit monsieur » que l'on aime voir passer. Carolus, le clairvoyant, a donc gagné la première étape. Il est temps de penser à autre chose.

Cette fois, le regard de Carolus se porte sur le collège de L'Assomption où, à quelque 30 kilomètres de Saint-Lin, s'offre le cours classique. C'est la voie royale pour devenir professionnel. Wilfrid la suivra pendant sept années. Son père en a décidé ainsi, malgré les 16 dollars que l'établissement exige annuellement. Le 5 septembre 1854, à la veille de ses 13 ans, le fils de l'arpenteur frappe timidement à la porte de l'impressionnante maison d'enseignement. Il faut le voir arriver cette journée-là avec son père. « Pâle, déjà assez grand, mais délicat », souligne l'abbé Émile Jarry, Wilfrid jette çà et là des regards mi-inquiets, mi-étonnés. « Je me rappelle, écrira-t-il lui-même le 3 septembre 1891 à Émilie Barthe-Lavergne, quand mon père m'a conduit au collège, et quand la lourde porte s'est refermée derrière lui, je pensais que mon cœur allait se briser. [...] tout mon cœur se tendait vers lui. J'avais [cependant] complètement accepté mon sort [...] et si on m'avait offert de quitter l'école, j'aurais refusé sans hésitation. Je désirais poursuivre mes études [...] mais j'avais le cœur brisé de quitter mon père. » Puis il prend davantage connaissance des lieux. Un bâtiment en pierre de deux étages encadré de deux ailes. Un parloir, une salle de récréation, une chapelle, petite, encore en construction, mais déjà accueillante, reposante. Des prêtres séculiers en longue robe noire, l'air sérieux, austère. Des couloirs dont il pense qu'il ne verra pas la fin. Où il s'entend marcher. Où la voix se répercute. Dans le grenier et dans une longue salle en bois, les dortoirs. Impression d'un vide qui serre encore plus le cœur. Par une fenêtre, il aperçoit une cour. Une cour, enfin !

Là il pourra respirer à son aise. Puis des salles d'études, des salles de cours. Quelle différence avec Saint-Lin! Avec New Glasgow! Déjà, on lui dit que les cours débiteront le lendemain. Il sait aussi que ses repas seront servis à la pension de Mme Guilbault. Et combien d'autres renseignements. D'un coup, Wilfrid mesure la distance qui sépare Saint-Lin de L'Assomption. En quelques heures, il comprend qu'il est entré dans un autre monde. Dans une autre vie. Son enfance est bel et bien révolue.

Cette nouvelle vie durera de 1854 à 1861. Une vie de collégien comme il s'en déroule dans les 13 autres collèges classiques du Bas-Canada à cette époque. Un univers rigide, dirigé par des ecclésiastiques qui érigent la religion catholique en programme d'études autant qu'en règle de vie. Ici, rien ne doit être accepté qui ne soit religieux. Tout commence et finit avec la religion catholique. En effet, les collèges classiques des années 1850 sont devenus la pierre d'angle de tout le système ultramontain rêvé dans les années 1820 par l'évêque de Montréal, Mgr Jean-Jacques Lartigue, puis mis en place avec acharnement par son successeur, Mgr Ignace Bourget. L'ultramontanisme? Une exaltation de la papauté, un désir profond d'assurer la primauté à l'Église dans toutes les sphères de l'activité humaine. Après 1840, Mgr Bourget s'est voué complètement à cette idée. Il ne veut rien de moins que la « christianisation » de la société. Ses moyens sont vastes: missions paroissiales, implantations de communautés religieuses, mobilisation des laïcs, mise sur pied de journaux, de bibliothèques, de l'Œuvre des bons livres, d'associations littéraires, de maisons d'assistance hospitalière et charitable pour les démunis, d'encadrement et de formation pour la jeunesse.

Selon le plan de l'évêque de Montréal, rien ni personne ne doit entraver l'action bienfaisante de l'Église. Surtout pas la politique et les politiciens. L'appui de l'Église ira aux hommes politiques prêts à accepter ses idées. Ainsi, au cours des années 1840 et 1850, le clergé se rapproche des partisans de La Fontaine et de ses successeurs. Mais il fuit comme la peste les rouges, qui présentent un programme radical centré sur la séparation de l'Église et de l'État, l'abolition des dîmes, la création d'un système d'éducation neutre, la démocratisation des institutions politiques et, comme l'on sait, l'annexion aux États-Unis. Les journaux *l'Avenir*, puis *le Pays*, ainsi que l'Institut canadien sont perçus comme des adversaires à neutraliser. Certains prêtres commencent même à intervenir au cours d'élections.

Dénoncés comme impies et révolutionnaires, les rouges deviennent une menace à la religion et à l'ordre social<sup>7</sup>. Situation inacceptable à l'esprit ultramontain. Résultats? Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, une lutte à finir est engagée entre l'ultramontanisme et le libéralisme. En même temps, l'Église ultramontaine, véritable mouvement social à tendance très conservatrice, étend de plus en plus son emprise et son influence dans plusieurs sphères d'activité du Bas-Canada.

Comment se surprendre dès lors que les collègues classiques, formateurs de l'élite dirigeante, constituent l'une des pièces essentielles du plan Bourget? Comment imaginer que le collège de L'Assomption, situé dans le diocèse de Montréal, puisse se tenir à l'écart d'un tel mouvement? Impossible. D'autant plus d'ailleurs que l'évêque de Montréal, qui l'affectionne, y fait de nombreuses visites. Il y dicte ses règles, y inculque son esprit: «Former de bons prêtres pour le service de la sainte Église et de bons citoyens pour l'avantage de la société», tel est le but de ce collège, à la fois séminaire et école secondaire. Telle est l'atmosphère que trouvera le fils de Carolus.

À L'Assomption, Wilfrid étudie et prie. Deux actions qui se fondent au fil des jours. «Toute la journée, écrira l'abbé Anastase Forget, est pénétrée et réchauffée du souffle sacré de la piété.» Une journée longue, ardue, surveillée de près par le rigoureux abbé Norbert Barret, le préfet des études. Suivons Wilfrid dans son travail quotidien. À 5 h 25, il se lève. À 5 h 45, il doit se recueillir et prier. À 6 h, déjà, on l'aperçoit dans la salle d'études. À 7 h, il assiste à la messe, puis déjeune. À 8 h, il se dirige vers les salles de classe. Jusqu'à 18 h, il suit avec attention ses cours, mange, étudie encore dans la salle d'études, enfin, dispose de 60 minutes de récréation. À 18 h, il se rend à la chapelle pour réciter le chapelet et écouter la lecture spirituelle. À 20 h, après avoir soupé et s'être récréé, il formule une dernière prière et se couche. Pendant sept années consécutives, de septembre à juillet, voilà la vie que mène Wilfrid. Et les congés se font rares: les jeudis après-midi et une partie des dimanches auxquels s'ajoutent quelques grands congés statutaires. Même pas de visites chez les parents à Noël et au Jour de l'an. Comment peut-on oublier une telle

---

7. Nous verrons plus loin que la menace des rouges ne risque vraiment pas de submerger le Bas-Canada.



atmosphère? On l'aime? On l'abhorre? Elle ne laisse certainement personne indifférent.

Quel enseignement Laurier reçoit-il à L'Assomption? Comme dans les autres collèges classiques, il apprend le latin, le grec, le français, la littérature française – celle d'avant la Révolution française –, l'anglais, les mathématiques, l'histoire, la géographie, les sciences et la philosophie. Transmis par la vingtaine d'ecclésiastiques du collège, cet enseignement, n'en doutons pas, est imbu d'ultramontanisme. Sauf exceptions, pas très instruits, non plus, ces enseignants. La plupart sont des séminaristes âgés d'à peine 20 ans. Mais ils sont dévoués et aiment leur travail. En dehors des cours, ils organisent des débats oratoires, des pièces de théâtre, des cercles littéraires et d'autres activités, toutes aussi formatrices les unes que les autres. Wilfrid n'oubliera pas ces initiatives. Combien de fois, plus tard, l'entendra-t-on glisser dans ses discours des citations et des proverbes grecs ou latins. En de nombreuses occasions, aussi, sortiront d'une valise des poèmes d'Horace ou de Catulle, des discours de Cicéron. Wilfrid, initié tôt à la littérature, s'en est délecté à L'Assomption.

Dans les murs de ce collège, le timide fils de Carolus fait progressivement sa marque. Deux compagnons de classe et amis l'attesteront en 1901. D'abord, l'abbé Camille Caisse: « Élève franc, loyal, gai compagnon de tout le monde, tout le monde l'aimait en retour; studieux, il l'était, mais pas plus qu'il ne faut. Au reste, les succès que nous ne remportions, nous, ses confrères, qu'avec le « labor improbus », lui les obtenait sans peine. La poésie ne lui coûtait presque pas d'effort. Quand il le voulait, il primait au-dessus de nous. » Puis Arthur Dansereau, l'un des plus brillants journalistes canadiens de son époque, qui écrit dans *la Presse*: « Wilfrid Laurier à seize ans exerçait une véritable domination dans les murs de cette institution, qui, pourtant, ne partageait aucune de ses idées politiques [...] Wilfrid Laurier tenait toujours le haut du pavé dans les discussions qui s'y élevaient. Sa parole convaincue, claire, éloquente, imposait le respect et commandait le silence même aux passionnés [...] Il était l'élève le plus populaire, le plus entouré, le plus dirigeant. Ce n'était pourtant pas par son entrain et des ébats à l'emporte-pièce, car il prenait rarement part aux jeux du collège. Il était alors [...] calme, digne, réservé, presque timide. » Commentaires d'amis, bien sûr. Il faut savoir nuancer. Il n'en demeure pas moins cependant qu'ils l'ont vu à l'œuvre. À n'en point douter, il se glisse

du vrai dans ce que racontent ces deux confrères. Wilfrid, de fait, décroche de bons résultats scolaires à L'Assomption. Ses notes de rhétorique le révèlent aisément. En cette année 1859, il obtient des prix dans sept matières sur onze dont un premier prix en composition latine, quatre deuxièmes prix en discours français, version latine, version anglaise et thème latin, deux premiers accessits en thème latin et en amplification anglaise<sup>8</sup>. Le fils de Carolus présente indéniablement un dossier remarquable. Cependant Wilfrid ne semble pas trop se forcer. Il est d'une indolence qui le suivra toute sa vie. Peut-on croire alors qu'il se plaise dans la discipline quasi monastique de l'abbé Barret ? Non. Comme bien d'autres, il préfère les congés aux études elles-mêmes. En 1883, il avoue ses sentiments à un groupe de collégiens : « De mon temps on commençait à penser au grand congé [de la semaine], savez-vous quand ? Quand finissait le grand congé. Toute la semaine, notre préoccupation la plus vive, c'était s'il ferait beau le jeudi suivant. Toute la semaine, on étudiait le firmament avec autant d'assiduité et plus d'anxiété que Vennor de nos jours. »

L'adolescent, remarque-t-on, se fait aussi des amis, beaucoup d'amis. Deux d'entre eux sont déjà connus. Il en existe bien d'autres. Le plus intime ? Oscar Archambault. Même caractère, même sensibilité. Pour Wilfrid, l'amitié est sacrée, intouchable, indestructible. Il en a besoin comme de l'air qu'il respire. Jamais il ne sera capable de renier un ami sincère, malgré les pires maladrotes de certains d'entre eux. Franc, dit aussi l'abbé Caisse. Il l'est au collège et le sera sa vie durant. Certes, plus tard, les nécessités politiques l'obligeront fréquemment à se réfugier dans les restrictions mentales. Mais la lecture de sa correspondance personnelle montre que l'homme n'hésitera pas, non plus, à dire « franchement », de façon même désarmante, le fond de sa pensée.

Wilfrid est-il sportif ? Il ne l'est pas plus à L'Assomption qu'il ne l'était à Saint-Lin. C'est un autre trait de caractère, chez lui, il n'aime pas les exercices physiques, et ne les aimera jamais, car il s'épuise trop vite. Il racontera plus tard qu'il adorait le jeu de pelote, mais surtout – on le reconnaît bien – les fameuses promenades et excursions dans le « bois des écoliers », véritable oasis de détente pour les collégiens. À ses ex-compagnons

---

8. *L'Ordre*, 19 juillet 1859, p. 3.

réunis au collège quelque 30 ans plus tard, il rappellera, mi-blagueur : « Et je vous le demande, mes anciens condisciples, en est-il un qui ne se réjouisse à l'idée que demain ce sera grand congé et que nous irons au bois. » Le bois, c'est le moment d'un repas en pleine nature avec ses amis les plus fidèles, d'échanges, de réflexions sur les dernières lectures, allongés paresseusement dans l'herbe. Que de rêves imaginés dans la naïveté de ses 18 ans ! Que d'ambitieux projets lancés par un beau jeudi après-midi ensoleillé ! Laissons parler Wilfrid : « Dans une seconde, j'ai revu dix années de ma vie [à L'Assomption]. Ah que de souvenirs ! Que d'événements, que de pensées intimes, que d'anxiétés, que d'espérances ensevelies par la main du temps [...] Il y au fond de mon cœur un regret permanent [...], c'est de n'avoir pu réaliser nos rêves de jeunesse [...] Il fut un temps où je me sentais énormément d'ambitions mais l'âge a dissipé ces fumées de l'adolescence. » (Lettre à Oscar Archambault, 23 juillet 1871.)

Mais il y a plus que le rêve. Il y a la politique. Wilfrid en est passionnément épris, il n'arrête pas d'en parler, d'en esquisser avec fougue les principales formes, d'en présenter les diverses avenues. Pas celles de l'envahissante politique conservatrice tant imposée par le collège. Mais celles des adversaires de Mgr Bourget et de l'ultramontanisme : la politique des rouges, ces impies. Comme son père Carolus le lui a appris. Fions-nous au témoignage d'Arthur Dansereau mentionné précédemment. Retenons, mais avec prudence, les propos du jésuite Joseph Grenier, un adversaire déclaré, qui a connu Wilfrid au collège : « Dès ses classes de grammaire, écrit-il en 1905, Laurier pouvait discuter politique comme un vieux politicien et c'était déjà un libéral partisan. Il abordait toutes les questions. Il lisait tout ce qui lui tombait sous la main, journaux, ouvrages, surtout les ouvrages favorables au libéralisme doctrinal condamné par l'Église. Nous étions tous sûrs qu'il deviendrait un jour député<sup>9</sup>. » On ne peut plus en douter désormais. À l'adolescence, Wilfrid est déjà très intéressé par la politique. Par la politique des rouges.

Dans ce domaine, on discerne chez lui trois attitudes particulières. Tout d'abord, Wilfrid émet son opinion avec une éloquence étonnante pour son âge. Une éloquence qu'il commence à manier avec habileté et

---

9. Lettre du père Joseph Grenier à Arthur Preuss, Archives de la Compagnie de Jésus, province du Canada français et d'Haïti, Fonds Immaculée-Conception, 2488, 1905, p. 36-40.